Maroussia Gentet joue Schumann



Paris. Récital Maroussia Gentet, piano. Schumann, mardi 6 janvier 2015, 20h, Goethe Institut. Créée en 1992, la fondation Blüthner-Reinhold veille à perpétuer la pratique des pianos de la firme allemande tout en favorisant la carrière des nouveaux pianistes. Ainsi la saison musicale nouvelle proposée au Goethe Institut de Paris met-elle en avant les tempéraments artistiques les plus prometteurs, ceux déjà captivants et dont le programme proposé à Paris est laissé à leur libre-arbitre. C'est évidemment le cas de la jeune Maroussia Gentet (seule française parmi les 6 artistes sélectionnés par la fondation cette saison). Ancien élève de Géry Moutier au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Lyon, la jeune instrumentiste enrichit encore son jeu et sa technicité grâce à sa rencontre avec la pianiste russe Rena Shereshevskaya dont elle suit l'enseignement à Paris, à l'Ecole Normale de Musique (diplôme en 2010). Depuis 2012, **Maroussia Gentet** poursuit ses études au CNSMD de Paris en Diplôme d'Artiste Interprète, ce qui lui a donné l'occasion de jouer le Concerto de Schumann en 2012 et d'enregistrer le 2ème Concerto de Prokofiev avec l'orchestre des Lauréats du Conservatoire sous la direction de Philippe Aïche, premier violon solo de l'Orchestre de Paris.



Celle qui se destine aujourd'hui à la pédagogie, n'en oublie pas pour autant la transmission et la pédagogie, tout en offrant à Paris en ce début d'année 2015, un récital attendu entièrement dédié à son compositeur de prédilection, **Robert Schumann**. Temps fort de l'agenda pianistique parisien de janvier 2015, sa lecture des **Davidsbündlertänze** opus 6 dont aucune autre œuvre de Schumann et du romantisme pianistique en général n'atteint la fièvre passionnée, la transe syncopée, entre tendresse nostalgique et fureur énergique. Tout Schumann (Eusébius et Florestan) est concentré dans ce formidable corpus de partitions parmi les justes poétiquement, profondes et échevelées, exigeant de l'interprète une versatilité technicienne continue. Composé en 1837, le cycle fascine par sa suractivité, l'éclatement de la ferveur narcissique où Schumann hégélien, réalise ce « lointain intime », résonance multiple et pluriel d'une conscience aiguë, d'une identité qui tourne autour d'elle-même, se reconstruit et se projette à la fois : passé, présent, futur y fusionnent. Difficile pour le pianiste de préserver la cohérence organique des parties malgré ce tourbillon continu d'affects et de climats… Depuis les années 1830, Schumann écrit pour le piano, son instrument : les œuvres éblouissent littéralement par la pulsion permanente, le feu qui dévore et porte toujours plus loin. Digitalité fluide et mordante, énergie active et mesurée, souffle, murmure, exaltation : l'interprète doit maîtriser son métier pour exprimer la sensibilité panique d'un auteur génial, désespéré / exalté par l'éloignement qui le sépare de son aimée. Clara… Mais l'amour étant le plus fort, il épousera bientôt sa chère et tendre Clara, double dans la vie et dans la musique, après bien des vicissitudes.

Récital Maroussia Gentet
Mardi 6 janvier 2015, 20h
Paris, Goethe Institut



Robert Schumann (1810-1856)

Davidsbündlertänze op 6
Fantaisie op 17

A l'issue du concert, le public est invité à un moment d'échange avec l'artiste.

Tarif plein : 10 €
Tarif réduit : 5 €
Réservation conseillée au 01.44.43.92.30

Goethe Institut
17 Avenue d'Iéna 75116 Paris
Tel. : 01.44.43.92.30
info@paris.goethe.org
www.goethe.de/paris

Infos et réservations :
Visitez le site de l'Institut Goethe à Paris

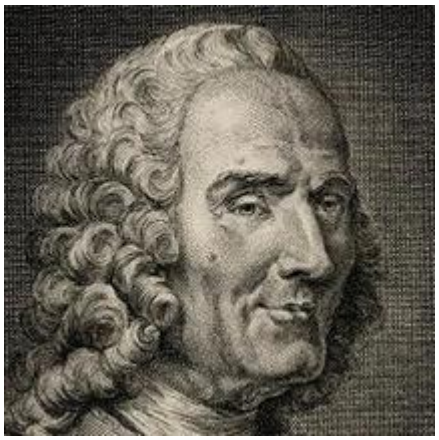
Castor et Pollux à Toulouse



Toulouse, Capitole. Rameau: Castor et Pollux : 22 mars>14 avril 2015. *Lors de sa création en 1737, le second opéra tragique de Rameau est d'autant plus attendu qu'il succède à deux ouvrages saisissants : le scandaleux et déjà génial Hyppolite et Aricie de 1733, puis l'opéra-ballet, les Indes Galantes de 1735. Suscitant l'ire des Lullistes, choqués par tant d'audaces inédites, Castor et Pollux n'est joué que 21 fois : c'est pour Rameau un semi échec : il pense aussitôt à réécrire l'opéra dont la seconde version très différente voit le jour en 1754. En 17 ans, le goût du public a sensiblement évolué*.

Au centre de l'action le lien fraternel qui unit Pollux fils immortel de Jupiter et Léda, à son demi frère, Castor fils de Tyndare et a contrario simple mortel. S'ils aiment la même femme, Télaïre, Pollux s'efface et désire même après la mort de son frère, prendre sa place aux enfers; Phébé amoureuse de Castor, jalouse de Télaïre, ne cesse d'invoquer les forces maléfiques pour contraindre et faire échouer les projets de Pollux et Télaïre. Finalement, Jupiter ému par l'amour de Pollux pour Castor, lequel sait aussi se sacrifier pour son frère, accepte de ressusciter Castor, l'unir à Télaïre, leur offrir l'immortalité, après avoir foudroyé l'ignoble Phébé.

La version de 1754 prend en compte toutes les évolutions du goût : en plein cœur de la Querelle des Bouffons, le nouveau Castor éblouit et s'impose sur la scène : c'est le plus grand succès lyrique du XVIIIème siècle. Rameau y excelle à renforcer l'impact dramatique de l'action, tout en flattant l'oreille des spectateurs par des airs italiens des plus tendres et sensuels. En 1754, plus de prologue à la gloire du roi, une musique nouvelle qui enchaîne en un tout organique, chœur, air, récitatif, surtout ampleur et souffle « cosmique » de l'orchestre.



La couleur funèbre et lugubre du chœur des Spartiates : » Que tout gémisse « , précédant la fameuse plainte / prière de Télaïre (» Tristes apprêts, pâles flambeaux… «), le monologue solitaire de Castor : » Séjour de l'éternelle paix « , la grâce amoureuse de l'ariette du V : » Tendre amour « , la noire haine de Phébé (» Soulevons tous les dieux «), le pathétique noble et viril de Pollux tout au long des actes… bouleversent et saisissent par leur justesse poétique et leur profondeur sentimentale. Rameau réussit tout : l'implacable solitude des coeurs amoureux, la grandeur des sentiments partagées, la brûlure et la hideuse noirceur des âmes haineuses… Le compositeur offre un nouveau standard lyrique après Lully, l'égalant voire le dépassant par sa force dramatique, la pureté et la grandeur de son éloquence déclamatoire qui égale aussi le théâtre parlé déclamé de Corneille et Racine. Avec Rameau, l'opéra gagne ses lettre de noblesse et atteint une grandeur et un sublime jamais égalés avant lui ; théâtre d'action et de sublimation, c'est aussi une scène flamboyante qui culmine par la réussite des disciplines associées : où la danse toujours omniprésente avec le chœur et les solistes, chanteurs et danseurs, réalise les plus beaux « divertissements », ballets combinés au drame chanté dont le dernier, l'ultime chaconne après le jugement de Jupiter et qui représente les planètes autour du Soleil (quand Castor nouvel immortel rejoint aux côtés de Pollux, le Zodiaque), demeure un sommet de l'écriture ramélienne.

Castor, modèle du bon goût français



10 ans avant de mourir, Rameau laisse une oeuvre alliant la grandiose et le tendre, le pathétique et le sensuel qui s'exprime par un orchestre suractif et nuancé qui comme un creuset, transfigure chaque élément au contact de l'autre : danse, chant, musique pure se trouvent fusionnés comme jamais. Jusqu'en 1785, sous le règne de Marie-Antoinette et de Louis XVI, Castor et Pollux incarne la grandeur exemplaire de l'opéra français : même en pleine rivalité entre glukistes et piccinnistes, Castor incarne le modèle indépassable. Même Berlioz pourtant ardent gluckiste, savait reconnaître le génie unique de Rameau par la prière de Télaïre : « Tristes apprêts, pâles flambeaux », cet air que Sofia Coppola dans son film Marie-Antoinette, fait paraître à l'opéra, sachant séduire et même enthousiasmer la jeune reine qui ose applaudir contre tout respect de l'étiquette… Au début du XXème siècle, quand les antiwagnériens tels D'Indy, et Bordes jouent Castor, l'emblème du bon goût français, Debussy est ému par la justesse lugubre du chœur des spartiates dont l'humanité le touche particulièrement. En 1991, Wiliam Christie fait retentir les notes magiciennes de Castor à Aix en Provence et l'année Rameau 2014 a vu le retour en force de l'opéra le plus célébré du compositeur.

Castor et Pollux de Rameau au Capitole de Toulouse,
du 24 mars au 2 avril 2015.
Christophe Rousset, direction
Marianne Clément, mise en scène
Les 24,27,29 31 mars puis le 2 avril 2015.



Tragédie lyrique en cinq actes
Livret de Pierre-Joseph Gentil-Bernard
créée le 24 octobre 1737 à l'Opéra de Paris (version révisée : 1754)

VIDEO. Rameau s'expose à la bibliotèque-Musée du Palais Garnier à Paris : exposition Rameau et la scène, jusqu'au 8 mars 2015



VIDEO. Expo Rameau et la scène. Jusqu'au 8 mars 2015, la Bibliothèque-Musée de l'Opéra (BNF) au Palais Garnier à Paris, présente une exposition sur l'œuvre de Jean-Philippe Rameau, génie de l'opéra sous le règne de Louis XV et à l'époque des Lumières. Le matériel exposé met en avant l'ingénierie du

spectacle à l'époque de Rameau, ses interprètes clés, chanteurs tels Jélyotte ou Marie Fel, danseuses virtuoses telles La Guimard, Marie Sallé ou La Camargo…, surtout l'histoire de Rameau à la scène, un génie vénéré et critiqué de son vivant, puis oublié au XIXè romantique, enfin redécouvert comme une gloire nationale à partir de 1908, quand Les Indes Galantes de Rameau sont assimilées aux comédies musicales américaines contemporaines (années 1950). L'heure de la reconnaissance sonne avec les commémorations de 1983 (tricentenaire de la naissance) quand les Baroqueux s'emparent enfin de la verve et de la modernité de l'orchestre ramélien… sur instruments anciens. Voici enfin une rétrospective complète, richement illustrée, intelligemment conçue **à voir au Palais Garnier jusqu'au 8 mars 2015.** Coup de coeur de classiquenews, élu « CLIC » de classiquenews pour le début de l'année nouvelle 2015. Reportage vidéo © CLASSIQUENEWS.TV. **LIRE aussi notre présentation complète de l'exposition Rameau et la scène**

Nouvelle Iphigénie à Genève



Genève, Opéra. Gluck: Iphigénie en Tauride. 25 janvier>4 février 2015. Prêtresse de Diane sur l'île de Tauride, Iphigénie ignore les crimes qui ont frappé sa famille. L'assassinat par sa mère Clytemnestre de son père Agamemnon, roi de Mycènes, et le meurtre de Clytemnestre par son frère Oreste. Ce dernier, accompagné de son fidèle ami Pylade, fait alors son apparition sur l'île où le roi Thoas a décidé que les étrangers seraient mis à mort… L'amour fraternel sera-t-il plus fort que la loi divine ? Au moment où il est prêt au sacrifice, Oreste est reconnu par sa soeur Iphigénie. Les grecs menés par l'ami

d’Oreste, Pylade, sauvent le frère et la soeur des mains du roi des Scythes, Thoas en tu n’as ce dernier.

En s’emparant avant Goethe, de la malédiction des Atrides, Gluck réinvente la tragédie antique; sa musique magnifie le texte, en articule l’intensité dramatique. Airs, choeurs (omniprésent), enchaînement des tableaux… tout y est développé s’il sert l’intensité et la clarté du drame. Le style direct, la franchise d’un Gluck soucieux d’intelligibilité donc écartant toute virtuosité gratuite, l’orchestre rugissant scellent la fin du théâtre baroque.

Créé à Paris en 1779, l’œuvre marque la fin du séjour décisif du chevalier Gluck en France ; c’est l’aboutissement d’une carrière lyrique durant laquelle il n’a cessé de faire évoluer le théâtre musical. Alliant poésie, musique et danse, Iphigénie en Tauride est un ouvrage incontournable de l’époque des Lumières. En un style frénétique et furieusement théâtral, le seconde Iphigénie de Gluck – Iphigénie en Aulide créée en 1774 marquait le début du séjour parisien du favori de Marie Antoinette-, incarne au plus haut l’expressionnisme lyrique d’un Gluck inscrit dans la modernité et que Rousseau avait choisi comme son champion.



Iphigénie en Taurine de Gluck à l’opéra de Genève
Les 25,27,29,31 janvier puis 2 et 4 février 2015 à 19h30.

Nouvelle production. Livret de Nicolas-François Guillard, d’après la tragédie éponyme de Guymond de La Touche, elle-même inspirée d’Euripide. Créé le 18 mai 1779 à Paris, à l’Académie royale de musique

Hartmut Haenchen, direction

Lukas Hemleb, mise en scène
Chanté en français, surtitré en anglais

Pourquoi ne pas manquer la nouvelle production d'Iphigénie en Tauride à Genève ?

Pour la remarquable incarnation dans le rôle titre de la soprano fine, intelligente **Anna Caterina Antonacci** (à l'affiche les 25,29 janvier, puis 2 et 4 février 2015).

Nouveau Dardanus de Rameau par Michel Fau à Bordeaux



Bordeaux, Opéra. Rameau : Dardanus. 18>26 avril 2015. 5 représentations pour un chef d'oeuvre musical que le génie de Rameau porte au sommet de l'inspiration baroque française. L'intrigue pose les jalons d'un huit clos amoureux composé de trois protagonistes : Iphise est aimée par deux prétendants : Anténor et Dardanus. Ce dernier ennemi de son père Teucer, est le seul aimé par la princesse. Comme toujours le surnaturel et le fantastique font la valeur des héros et révèlent leurs talents : Dardanus sauve des griffes du monstre Anténor qui laisse son rival épouser Iphise.

Depuis son premier opéra Hippolyte et Aricie en 1733, Rameau ne cesse d'attiser la haine des lullistes. .. avec le succès des Indes galantes puis des Fêtes d'Hebe, Dardanus propose un nouveau regard sur la tragédie lyrique, combinaison stimulante de l'amour, du merveilleux, du surnaturel fantastique et spectaculaire. En bien des points, Rameau d'ouvrage tragique en ballet enchanteur va toujours plus loin. Formellement, harmoniquement.



Le livret de Leclerc de la Bruère, jeune auteur à la mode, un temps favorisé par Voltaire, est plus digne d'un Opéra ballet que d'une tragédie. .. Son manque d'unité et de progression dramatique, son caractère décousu affaiblissent en vérité un ouvrage que seul le traitement musical élève au rang de chef d'oeuvre : fils de Jupiter, Dardanus fait basculer le prétexte mythologique vers le merveilleux et le pouvoir des enchantements. Mais la prose et la construction poétique de La Bruère n'a pas l'intensité ni la tension des livrets de Pirrhus (Royer, 1730), ou de Jephté de Montéclair (1732).

Les deux amants Iphise et Dardanus s'aiment contre la volonté des hommes : les obstacles inventés par La Bruère manquent de nécessité dramatique, ils tombent souvent à plat dans le flux du drame : autorité du père d'Iphise (Teucer), rivalité du guerrier Antenor (qui aime aussi Iphise), formidable monstre destiné à révéler la valeur de chacun. .. pire, les épisodes dansés et les tableaux merveilleux sont mal intégrés à l'action. Superposition plutôt que fusion. .. malheureuse.

Le merveilleux dans Dardanus



D’emblée, pourtant, ce qui frappe dans Dardanus, c’est la place du merveilleux et de la magie : présence du magicien Isménor dont le pouvoir accompagne Dardanus, et dévoile à ce dernier les vrais sentiments d’Iphise à son égard ; puis sommeil de Dardanus et songe du héros (avec divertissement dansé) soudainement libéré d’une prison où il était tenu prisonnier (superbes décors de Piranèse pour la reprise de l’opéra après sa création), enfin monstre affreux qui révèle Dardanus à sa vraie nature : un héros vainqueur promis à l’amour. .. Qu’il s’agisse de la version initiale de 1739 ou de celle de 1744, la partition captive par sa caractérisation musicale : le compositeur sait à l’inverse des divertissements dansés au prétexte totalement invraisemblable, approfondir la psychologie des protagonistes, concevoir des situations aux couleurs harmoniques inédites qui forcent l’admiration : le mode lugubre de la prière de Dardanus (Lieux funestes où tout respire la honte et la douleur) dans sa prison, reste un moment inoubliable dont la profondeur et la justesse émotionnelle égale la prière de Telaïre dans Castor et Pollux (Tristes apprêts, pâles flambeaux. ..). Si les vers de La Bruère sont indiscutablement bien trempés, le livret dans sa totalité n’a pas la même cohérence : le poète était bon pour la séquence non pour le drame dans sa continuité. Mais pour la création, Rameau a pu compter sur le tempérament virtuose du ténor Jéliotte, dont il fait son chanteur favori…

Le jeune ensemble Pygmalion et son chef Raphael Pichon ont fait de Rameau leur fond de commerce mais avec un verdeur

encore perfectible : en témoigne encore leur récent enregistrement de Castor et Pollux, réalisé à Versailles : pas assez cohérent, poétiquement instable. En avril 2015, leur escale bordelaise pourrait indiquer une nouvelle maturité dans leur approche… A suivre donc.

Rameau : Dardanus à l'Opéra de Bordeaux

Mise en scène, **Michel Fau**
Décors, **Emmanuel Charles**
Costumes, **David Belugou**
Lumières, **Joël Fabing**
Maquillages et masques, **Pascale Fau**
Chorégraphe, **Christopher Williams**
Vénus, **Karina Gauvin**
Iphise, **Gaëlle Arquez**
Dardanus, **Frédéric Antoun**
Anténor, **Florian Sempey**
Teucer, Isménor, **Nahuel di Pierro**
Un songe, l'Amour, une phrygienne, **Katherine Watson**
Un Phrygien, **Etienne Bazola**
Un Songe, **Virgile Ancely**
Un Songe, **Guillaume Gutiérrez**
Ensemble Pygmalion Chœur et Orchestre
Direction musicale, **Raphaël Pichon**

Les 18, 20, 22, 24 et 26 avril 2015, 20h (le 26 à 15h)

Illustrations : Rameau, Pierre Jéliotte / Jélyotte, les prisons de Piranèse (DR)

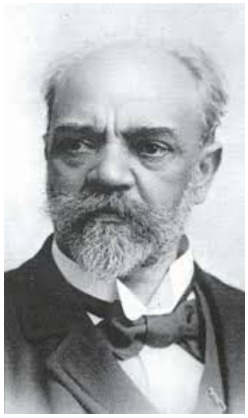
Jean-Yves Ossonce dirige la 7ème Symphonie de Dvorak



Tours, Grand Théâtre. Dvorak : Symphonie n°7. J.-Y. Ossonce, les 24,25 janvier 2015. Suite de la saison symphonique de l'Opéra de Tours sous la baguette du chef et directeur des lieux : **Jean-Yves Ossonce**. Puissante, brucknérienne par ses cuivres impressionnants entre autres, mais aussi (surtout) Brahmsienne et wagnérienne soit d'un germanisme assumé, la « grande Symphonie » en ré mineur opus 70, est créée à Londres sous la direction de Dvorak en avril 1885. Membre d'honneur de la Royal Philharmonic Society de Londres, Dvorak devait ainsi honorer une commande passée par l'institution musicale londonienne : par ses couleurs tendres (bois) et sa palpitation atmosphérique, convoquant les grandes frissons de la nature, qui plonge aussi dans une introspection plus personnelle (cors combinés souvent aux cordes), Dvorak entend égaler son ami Brahms dont la 3ème Symphonie venait alors d'être créée. Dvorak très inspiré ajoute aussi des références wagnériennes manifestes dans le second mouvement d'une tendresse voluptueuse et même amoureuse (Poco Adagio).

Maturité du Dvorak londonien

Egaler Brahms, assimiler Bruckner et Wagner…



Au germanisme brahmso-wagnérien du 2ème mouvement, Dvorak impose dans le 3ème mouvement, un rythme et une mélodie envoûtante (combinaison basson / cordes) résolument tchèques (annonciatrice d'ailleurs de sa sublime 8ème, noble et intérieure à la fois) ; c'est un Scherzo-vivace que beaucoup de chefs s'obstinent à aborder sans le caractère rythmique nonchalant mais caractérisé voulu par l'auteur. Le dernier mouvement (Allegro) aussi majestueux et impétueux que le premier (Allegro maestoso) fait rugir l'intensité rhapsodique, de caractère tzigane de l'écriture : c'est un nouvel épisode qui frappe par la précision de son orchestration et surtout le souffle de son écriture ; il réclame un orchestre étoffé mais d'une transparence colorée et finement caractérisée : le germanisme brahmsien et wagnérien comme la sensibilité tchèque des mélodies, et cette vitalité rythmique propre à Dvorak doivent ici trouver un juste équilibre. Maître de la grande forme, Dvorak conclue le cycle dans un tierce picarde, emblème d'un optimisme souverain et majestueux (noblesse des cors de la fin).

Programme de l'Orchestre Symphonique Région Centre Tours

La 7ème Symphonie de Dvorak est couplée avec le Concerto en sol majeur pour piano de Maurice Ravel (Vanessa Wagner, piano) et La Fête polonaise extraite du Roi malgré lui de Chabrier.

Les 24 janvier à 20h et 25 janvier 2015 à 16h.

Réserver votre place sur le site de l'Opéra de Tours.

Prochains grands rvs de la saison symphonique à l'Opéra de Tours :

Jeux d'enfants opus 22 de Georges Bizet puis Symphonie concertante pour violoncelle (Xavier Phillips, violoncelle) et extraits de Roméo et Juliette de Prokofiev, l**es 21 et 22 mars 2015.**

Concet n°1 pour violon de Prokofiev (Alexandra Soumm, violon) et Symphonie n°2 de Robert Schumann (Ariane Matiakh, direction), **les 18 et 19 avril 2015**

Concert inaugural des Arts Florissants à la Philharmonie de Paris



Paris, Philharmonie nouvelle. Vendredi 16 janvier 2015, 20h30. Les Arts Florissants, William Christie. Age d'or du baroque français. En résidence à la Philharmonie de Paris, Les Arts Florissants fondé par William Christie offre un concert inaugural regroupant les fleurons de leur répertoire : Te Deum de Charpentier pour le XVIIè ; évidemment Rameau pour le XVIIIème (extraits des Indes Galantes) et aussi l'extraordinaire grand motet de Mondonville : In exitu Israel, fresque hollywoodienne saisissante exprimant le bouillonnement des eaux océanes et fluviales en un choeur exceptionnellement expressif et dramatique… La pièce fit dès sa création en 1753 (joué pendant la messe pour le roi Louis XV), le succès des programmes du Concert Spirituel à Paris, au cours de ses très nombreuses reprises : c'est de loin le grand motet le plus abouti de Mondonville, lequel prolonge le souffle dramatique approché avant lui par Rameau dans sa jeunesse… Les pièces choisies requièrent spatialité des effectifs impressionnants (chœurs, solistes, orchestre), dans les registres que les Arts Florissants depuis plus de 30 ans savent maîtriser et sublimer : sacré majestueux et spirituel (Charpentier) ; sacré dramatique et spectaculaire (Mondonville) ; opéra fastueux, à l'exotisme poétique et enchanteur (Rameau).

L'ultra célèbre Te Deum H416 de Marc Antoine Charpentier (composé dans les années 1690 pour l'Eglise Saint Paul des jésuites à Paris où Charpentier était maître de musique) mettra en lumière les capacités multiples sur le plan

expressif des Arts Florissants, dans l'acoustique encore inconnue de la Philharmonie flambant neuve. Occasion de constater comment sonne ce chambrisme caractérisé du Baroque français classique où l'étagement des masses, le travail de caractérisation verbale (propre aux Arts Florissants), et l'éloquence expressive et dramatique doivent être finement distinguées, clairement audible sous la vaste voûte de la vaste salle parisienne.

William Christie invite plusieurs étoiles vocales, à présent partenaires familiers dont les lauréats de son Jardin des Voix, l'académie de chant qu'il a fondé en 2002 : Rachel Redmond, Marc Mauillon, mais aussi Reinoud von Mechelen, Katherine Watson ou hier Platée déjantée, éloquente : Marcel Beekman… récemment William Christie a fondé depuis 3 années son propre festival estival, intitulé « Dans les Jardins de William Christie », en Vendée, niché dans les espaces enchanteurs de son parc, fruit d'une incessante activité de jardinier au goût sublime… Comme Jordi Savall, William Christie a aussi créé son propre label discographique » Les Arts Florissants, William Christie Éditions » dont les premiers titres tels Belshazzar de Handel, Le Jardin de Monsieur Rameau (réalisé avec les lauréats du jardin des Voix promotion 2013), et le dernier, d'une ferveur pudique bouleversante, « Music for Queen Caroline » (musiques de Handel), distingué par un CLIC de classiquenews, ont tous été critiqué par la Rédaction de Classiquenews…

Programme :

Première partie :

Les Arts Florissants, choeur et orchestre
William Christie, direction

Rachel Redmond, dessus
Katherine Watson, dessus

Reinoud Van Mechelen, haute-contre
Marcel Beekman, taille
Elliot Madore, basse-taille
Marc Mauillon, basse-taille
Laurent Naouri, basse

Marc-Antoine Charpentier : Te Deum H 416
Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville : Motet In exitu Israel

Seconde partie :

Danielle de Niese, Zima
Marcel Beekman, Damon
Elliot Madore, Adario
Laurent Naouri, Don Alvar

Jean-Philippe Rameau : Les Sauvages, extrait des Indes Galantes

Spectacle événement, coup de cœur de classiquenews de janvier 2015
Réservez votre place sur le site de la @Philharmonie de Paris

Diffusion en direct sur France Musique, vendredi 16 janvier 2015, 20h.
Marc-Antoine Charpentier Te Deum H 146
Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville Motet In exitu Israel
Jean-Philippe Rameau Les Sauvages Extrait des Indes Galantes
Les Arts Florissants, dirigés par William Christie (directeur fondateur des Arts Florissants)

Tournée nord-américaine des Arts Florissants en avril 2015 :



Le nouveau spectacle présenté en Amérique du nord par William Christie et Les Arts Florissants en avril 2015 s'intitule « Jardin à l'italienne » et regroupe les nouveaux lauréats du jardin des Voix promo 2015 : proche de cette attention au verbe et à l'articulation millimétré des textes choisis, le programme comporte des madrigaux et aussi des airs d'opéras signés Cimarosa, Galuppi, Piccini. Au total 6 villes américaines pour une tournée au Canda puis aux USA : Montreal (25 avril), la ville de Québec (le 26 avril), Miami (le 29 avril), Berkeley (1er mai), Santa barbara (5 mai), Dysney Hall de Los Angeles (6 mai). Durant ce tour prometteur, William Christie présentera aussi quelques perles lyriques de son programme donné à l'Opéra royal de Versailles en 2014 : Airs sérieux et à boire (Michel Lambert). **Voir notre clip vidéo Airs et sérieux et à boire par William Christie et les Arts Florissants**. La tournée Un jardin à l'italienne permet aux lauréats chanteurs du Jardin des Voix de perfectionner toutes les facettes de leur futur métier : chant, jeu dramatique et scénique (car le spectacle est aussi chanté par cœur avec une mise en espace…).

+ d'infos sur le site des Arts Florissants :
www.arts-florissants.com

Illustrations : William Christie © JB Millot – Le Jardin des Voix © classiquenews 2013

Paris, Bastille : Karita Mattila chante Ariadne auf Naxos



Paris. Opéra Bastille. Strauss : Ariane à Naxos : 22 janvier>17 février 2015. Karita Mattila. Si l'on regrette le manque de poésie de la mise en scène de Laurent Pelly (l'une des moins inspirées qu'il ait faite : où se lisent ici les références si subtiles au baroque de Lully et de Molière voulues par Hofmannsthal et Strauss ?), la reprise de cette produciton déjà vue, offre des promesses séduisantes grâce à la présence de la soprano incandescente Karita Mattila dans le rôle de la primadonna au I, puis d'Ariadne au II. Aucun autre opéra, sur le mode chambrisme et parodique, n'illustre le mieux le thème de l'identité et de la métamorphose : abandonnée par Thésée sur l'île de Naxos, la belle Arianne s'abandonne à la mort jusqu'à ce qu'elle croise le chemin du sensuel et hypnotique Bacchus dont la transe est gage de résurrection. Les romains avaient fait de l'ivresse bacchique la voie de l'éternité après la mort… Dans l'opéra de Hofmannsthal et de Strauss, Arianne éprouve chaque étape d'une longue quête régénératrice : depuis sa caverne solitaire, grâce à la complicité de l'insouciante mais subtile Zerbinette (pour laquelle chaque instant est une promesse amoureuse), par la rencontre finale

avec le dieu de lumière, Bacchus, l'héroïne retrouve enfin l'appétit de vivre. Un miracle dramatique qui la fait renaître et s'ouvrir au monde plutôt que de s'en écarter pour mourir. Voilà une héroïne qui réaise un itinéraire contraire à celui de Daphné (pétrifiée donc absente au monde et aux autres, comme l'Empereur dans La Femme sans ombre, en fin de parcours) : âme condamnée, languissante au début, Ariane vit une renaissance : peu de cantatrices aujourd'hui peuvent offrir une telle expérience sur la scène, avec la conscience de ce qui se joue profondément. Sous l'univers déjanté de la comédie du I (où l'on assiste aux préparatifs de la troupe réunie avant l'opéra proprement dit), Strauss et son librettiste Hofmannsthal écrivent l'un des drames les plus significatifs de leur travail à quatre mains : s'y interpénètrent les notions diffuses d'art, de culture et de nature, d'Eros et de Thanatos, de désir et de mort : si Ariane est d'emblée tragique et gémissante, opposée par effet recherché des contrastes à la figure de la piquante Zerbinette (qui malgré ce qu'on lit d'elle ici et là, a mesuré toute la profondeur de l'amour), Strauss réserve à la diva ténébreuse et trahie, une rémission : la promesse et la réalisation de sa résurrection.

le nouveau défi de Karita Mattila à l'Opéra Bastille

Arianne à Naxos par karita

Il n'en faut pas moins pour inspirer la soprano Karita Mattila dans un rôle que l'on attend à Paris comme un événement : son timbre intense et introspectif devrait éclairer d'une ferveur tendre nouvelle le personnage d'Arianne, l'un des plus

captivants imaginés par Strauss et Hofmannsthal.



A Paris, la cantatrice nordique, élève de la Sibelius Academy, fut Elisabeth (Don Carlo de Verdi) puis Lisa dans La Dame de Pique de Tchaikovsky : deux rôles révélant / confirmant son sens de la performance vocale autant que corporelle. Sa silhouette de star hollywoodienne (celle des films de Cukor par exemple car son blond métallique sait particulièrement bien capter la lumière… : même effet magnétique sous les feux de la rampe lyrique). Athlète autant que diva fine et véhémente (!), « La Mattila » devrait comme pour le rôle voluptueux et félin de Salomé (du même Strauss), redéfinir un standard vocal pour Ariane : blessé mais sublime amoureuse. Saluons la diva finnoise pour sa prise de position contre Gergiev et ses déclarations douteuses sur la question homosexuelle. Elle ne chantera plus sous sa direction. en plus d'être artiste admirable, Karita Mattila est une diva humaniste, aux engagements exemplaires.

Pourquoi ne pas manquer la reprise d'Ariane à Naxos à l'Opéra Bastille en janvier et février 2015 ?

Les 2 plus de la reprise d'Ariadne auf Naxos (1916) à l'Opéra Bastille en janvier et février 2015 :

1- Sophie Koch dans le rôle du compositeur à l'acte I (la mezzo française aura indiscutablement marqué le rôle)

2- le duo sublime et donc très prometteur de Klaus Florian Vogt et de Karita Mattila dans les rôles respectifs de Bacchus et d'Ariane pour une rencontre… miraculeuse ?

Paris. Opéra Bastille. Strauss : Ariane à Naxos : 22 janvier>17 février 2015. **Avec Karita Mattila.**

Le Don Giovanni de Michel Haneke repris à l'Opéra Bastille



Paris, Opéra Bastille. Mozart: Don Giovanni. Michel Haneke, 15 janvier>14 février 2015. Reprise de la production de Don Giovanni par le réalisateur et homme de théâtre **Michel Haneke**. Le spectacle a été créé in loco en 2006 et porte toutes les marques du monde réaliste voire cru et même violent (La pianiste) du metteur en scène autrichien. Particulièrement célébré grâce aux films, Le Ruban blanc et le récent Amour (palme d'or à Cannes), Michel Haneke sait se glisser dans l'intimité brute et pure des émotions en sachant parfaitement maîtriser la convention illusoire du théâtre. Mieux le cinéaste efface l'artificiel de la caméra et pénètre au cœur des passions et des intentions, à mille lieux du convenu et de tout

sentimentalisme. Bach, Schubert, Mozart sont ses compositeurs favoris : mais allusivement ou très fugacement présents dans ses films. Gérard Mortier lui offre une mise en scène à l'opéra : Katia Kabanova fut évoquée mais écartée (car Haneke ne pouvait mettre en scène un opéra dont il ne parlait pas la langue). Mozart s'est imposé naturellement : ainsi ce Don Giovanni de 2006, créé à Bastille et repris en janvier et février 2015.

Rapports de force



Réaliste et cynique, clinique observateur des rapports de force qui se réalisent dans l'opéra de Mozart et de son librettiste Da Ponte, Haneke imagine le séducteur sans dieu, directeur des ressources humaines dans une grande entreprise de La Défense : son terrain de chasse, les femmes de ménage … voilà qui transforme le duettino entre le chasseur et la gazelle Zerlina en… scène de harcèlement musical.
Soulignant l'importance du jeu théâtral (aussi capital que le chant, voire plus dans certaines séquences…), n'hésitant pas à ponctuer le drame mozartien, de scènes de pur théâtre, Haneke sonde la violence humaine au-delà du supportable : que peut un diable s'il n'a pas de victimes consentantes ? Que peut être

l’homme s’il ne peut tôt ou tard exercer sa domination ? C’est un monde de jouisseurs et de… masochistes. Un même regard s’est ensuite développé dans son Cosi fan tutte, présenté à Madrid puis Bruxelles en 2013. La modernité de Don Giovanni vient de sa justesse critique sur le genre humain : pas de prédateur sexuel sans victime à demi consentante ? C’est dans cette vision sans fausse pudeur, mais juste par les troubles et les ambivalences qu’elle sait déceler que le drame musical prend ici une nouvelle dimension.

Ex compagnon d’Anna Netrebko, le baryton uruguayen **Erwin Schrott** incarne la félinité perverse et manipulatrice du héros sans morale et une nouvelle distribution réactive à ses côtés le jeu de séduction et de domination qui pilote les rapports de Don Giovanni avec les femmes de l’opéra : la fausse prude Anna, l’amoureuse sincère délaissée Elvira, la jeune fausse ingénue Zerlina… Dans la fosse, **Alain Altinoglu** retrouve un opéra qu’il a appris à aimer et à défendre comme pianofortiste sous la direction de Jean-Claude Malgoire, en 2011 à Tourcoing. C’est d’ailleurs le fondateur et directeur de l’Atelier Lyrique de Tourcoing qui lui a permis de diriger son premier opéra : Don Giovanni, justement (en 2002). 13 ans plus tard, la vision de l’ouvrage s’est enrichie, en particulier la présence de la mort semble plus prenante que l’apparente insouciance du héros. Un Don Giovanni hanté par les ténèbres, malgré sa provocation finale ? C’est ici la volonté de construire l’opéra comme un drame organique dont tout le flux depuis les premiers accords (les pas du Commandeur déjà) s’accomplit inéluctablement vers le sommet qui en est la confrontation du héros avec Dieu, du fils avec son père… Explicitation et réponse sur la scène de l’Opéra Bastille à compter du 15 janvier et jusqu’au 14 février 2015.



Paris, Opéra Bastille. Du 15 janvier au 14 février 2015. Mozart / Da Ponte : Don Giovanni. Michel Haneke, mise en scène (reprise. Création en 2006). A. Altinoglu, direction.

Diffusion sur Radio classique le 11 février 2015 à 19h.

Week-end Mozart au Radiant de Caluire (69)



Caluire, Radiant. Les 10 et 11 janvier 2015. Week-end Mozart avec le Quatuor Debussy, au Radiant de Caluire (69). Une « fin de semaine », au Radiant de Caluire, salle à éventail de programmation culture « tous publics ». Le « classique » est cette fois célébré par le Quatuor Debussy, qui choisit un thème Mozart, autour du Requiem et d'airs d'opéra (instrumentalement réduits), mais aussi avec le Quintette pour clarinette et la Sérénade « Petite Musique de Nuit ». Belle occasion d'admiration, et d'interrogations sur le génie mozartien aujourd'hui…

Comment préférez-vous « votre » Mozart ?



Mozart, succès garanti auprès de (presque) tous publics. Et consensus autour de quelques partitions fétiches (fétichisées, diraient les sceptiques). Au fait, vous le préférez comment, « votre » Mozart ? En sale ado (tendance scato-porno) qui n'en finit pas de faire en riant-hennissant des farces plus ou moins amusantes, comme dans le film de Milos Forman ? En saint de vitrail, ravi-de-la-crèche-salzbourgeoise, génial mais irresponsable de son génie, composant par inspiration d'En-Haut (« le Ciel, Sganarelle ! ») : un Divin (petit) Mozart, en somme ? Ou si vous avez l'esprit de contradiction sartrienne qui s'énerve de la solennité ambiante : « Un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » ? Ou encore un homme des Lumières, auto-libéré de sa condition « « domestique », porteur et proclamateur à peine masqué de ses « machines désirantes » en tous genres, et en prime, pré-révolutionnaire ?…

Trazom et ses 35 ans sur la terre

Deux siècles et demi après un météorique passage sur la terre européenne, on en est encore à découvrir – et discuter, et disputer, c'est bon signe – du côté de chez Wolfgang, Amadeus, Amadeo, Amade, Gottlieb, Wolfie, alias encore par soi-même nommé Trazom, Hanswurst, Il Duca Basso, Signor d'Alto, Don Cacarella ? Et à imaginer non seulement ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait pu devenir –musicalement et autrement – si Dieu, les dieux, les virus et les bactéries lui avaient accordé vingt ans de plus que son exigu 35 ans…ertes on a d'abord l'impression que les 626 n°s du catalogue dressé au XIXe par

Ludwig Ritter von Köchel ont « suffi » à révéler le génie protéiforme et multidirectionnel dans l'opéra, la symphonie, les instruments à vent et à cordes, la musique de chambre, l'art vocal, l'art sacré, le concerto, et si on cherche la petite bête exemplaire, l'harmonica de verre. Alors deux jours d'une fin de semaine hivernale, deux concerts, une conférence, un brunch (c'est là qu'on entend sans broncher un concertino pour fourchettes et quatuor?), une classe de maître(s), les K.525,581 et 626 en entier, et des extraits vocaux des K.366, 492, 527, 578, 620 et 621 (une récompense à qui rapporte tous ces n°s K. à leur œuvre) ?

Petit théâtre musical-mozartien

D'autant que c'est « seulement » un Quatuor à cordes, une chanteuse, un chanteur et un clarinettiste qui « font » l'orchestre et le chœur : serait-ce suffisant en panorama, non, 626 fois non ! Mais les proposants ont bien conscience d'une démarche symbolico-minimaliste, et du fait que leur très petit théâtre musical mozartien a, d'emblée, ses limites. Mais on peut dire aussi que les deux concerts puisent à quatre sources : la diversité dramaturgique des airs lyriques, l'unité sacrale du Requiem, l'ensoleillement sans métaphysique de la musique de nuit, la poésie absolue du Quintette.

Un Requiem quatuorisé

Le plus « surprenant » des quatre moments est sans doute celui du Requiem…quatuorisé non par l'auteur de la partition, mais bien peu de temps après -9 ans, 1802- la mort de Mozart lui-même. Peter Lichtenthal n'était pas n'importe quel scribouilleur de notes, mais un musicien de grande qualité, ami de la famille Mozart sur lequel la notice (Florence Badol-Bertrand) du cd. DECCA(2009) enregistré par les Debussy donne toutes précisions biographiques et esthétiques. Le principe même et les modalités de cette « réduction » ouvrent en tout cas des perspectives sur « la grandeur » d'une œuvre qui a depuis les origines saisi les auditeurs par ses

dimensions…psycho-musicales, et la légende non dorée mais noire qui a entouré sa création. En quatuor, la vocation même du laboratoire où Haydn puis Mozart et bientôt Beethoven expérimentent leur pensée la plus novatrice s'affirme, « décantant » les voix humaines et instrumentales en nombre et puissance jusqu'à n'en plus faire surgir que l'essence d'un discours…

Chant de la vie et de la mort

Au fait, discours sur quoi, prioritairement ? Une fois balayé ce qu'on pourrait nommer le folklore-people de la tradition-qui-a-la-vie-dure (Salieri jouant les Brinvilliers d'Autriche, l'Homme en Noir qui poursuit Wolfgang de ses assiduités mortifères jusqu'à ne plus le faire « penser qu'à ça »…), reste l'interrogation fondamentale : qu'est-ce qu'un chant de (la ?) mort pour Mozart en ses derniers mois ? La dominante demeure-t-elle une peur panique entretenue par la « vision » catholique et autoritaire -Rex tremendae majestatis : Roi (et avatars incarnés de rois, empereurs ou princes qui gouvernent cette terre) d'une majesté qui doit faire trembler -, correspondant au « vieux monde » que Mozart n'aime pas ? Ou une espérance que donne la lumière d'une fraternité humaine rayonnant dans « la foi » à laquelle Mozart s'est « converti » quelques années plus tôt : la franc-maçonnerie, que les ultimes pensées et actes compositionnels de Wolfgang verront honorés dans l'écriture de deux cantates pour les cérémonies de Loges, et bien sûr la chère Flûte Enchantée, dont le compositeur suivra jusqu'au dernier instant le déroulement des représentations ?

Un double visage de Wolfgang

Ce rapport – fusionnel ? antagoniste ? – serait-il à décrypter entre un Amadeus jusqu'au bout terrifié par une mort catholique, le sommant de « se repentir » en créateur impie de tant de personnages qui vantent à l'opéra la liberté de l'amour terrestre ? Et un Wolfgang cherchant autrement la

dualité vie-mort, se fondant sur les actes de libération sociale et de fraternité humaine pour faire advenir un nouveau monde… ? Les « vieux mozartiens français »ont toujours recours deux ouvrages fondamentaux parus à la fin des années 1950 et qui présentent ce « double » visage, le «Mozart » plus laïque et dans le siècle, de Jean Brigitte Massin, et « La pensée de Mozart », de J.V.Hocquard, spiritualiste…en diable, tout-âme-contre-dangereux-corps. (On en trouve encore des occasions de réédition, cherchez sous le sapin du 1er janvier !) En tout cas, c'est le musicologue-pianiste Philippe Barraud qui, en conférence, soulignera les nombreuses visions possibles du Requiem…

Magie nocturne d'opéra

Une partition qui semble « sans problèmes », c'est le K.525, alias « petite musique de nuit », mise à toutes sauces de gastronomie et fêtes en parcs viennois, et devenue symbole des grâces d'Ancien Régime. La nuit en tout cela n'est nullement romantique, bien sûr. Mais composée en plein travail de Mozart sur Don Giovanni, n'est-elle pas « magie nocturne de l'opéra, forme sublimée, intime, suprêmement concentrée » (Harry Halbreich) du climat où vivent les « opéras-Da-Ponte » (Noces, Don Giovanni, Cosi) ? En tout cas, Sérénade écrite pour « l'orchestre de chambre le plus resserré qui soit :quatuor à cordes renforcé d'une contrebasse à l'unisson du violoncelle, et peut-être réponse allègre et délicate à la grande angoisse des Quintettes du printemps 1787 » (J.B.Massin)… C'est plus tard, et en vulgarisation fort vulgairement-comm-et-pub, qu'en ont été offertes au grand public des versions à gros effectifs parfaitement infidèles à l'esprit de la partition…

1789, l'année de la radieuse éclaircie

On peut supposer qu'il n'a pas été agi de semblable façon avec une œuvre aussi tissée de poésie que le quintette avec clarinette K.581 (1789, l'année d'une « radieuse éclaircie », ésotérique (les Massin y entendent, via le clarinettiste

Stadler que Mozart fréquente et fait alors travailler, les échos des idées musicales de la Franc-Maçonnerie) et pourtant accessible à « tous les frères humains de toutes les époques ». Dans le larghetto central, J.V.Hocquard y fait écouter « la puissance d'immobilité et de vaste giration sur place, le contact pris avec la réalité musicale à l'état pur : l'oreille intérieure remonte alors à la source du Temps »…

Père terrible et Chérubin d'amour

Et puis ce seront les citations du monde imaginaire auquel Mozart croyait peut-être encore davantage qu'au « réaliste » : celui de l'opéra, là où tous les témoins de sa vie – y compris lui-même, qui le dit dans ses lettres !- ont su qu'il était le plus heureux. Dans Idoménée (K.366), le dernier « grand opera seria », ce sera l'air(Vedrommi intorno) du père accablé par l'idée que pour sauver sa vie il va sacrifier le premier humain paraissant sur le rivage…et bien sûr, il s'agira de son fils Idamante. Cette donnée tragique de la mythologie intéresse les psychanalystes « mozartiens » qui…s'intéressent aux relations complexes de Wolfgang avec son papa terrible, Leopold. Du côté de la folle journée des Noces (K.486), on écoutera le ravissant « Cherubin d'amore » nous dire : « voi che sapete… », vous qui savez ce qu'est l'amour, est-ce bien vrai ? Chez le grand seigneur méchant homme (Don Giovanni, K.527), on rencontrera l'idyllique Don Ottavio s'inquiétant pour son inaccessible Donn'Anna, Dalla sua pace.

Clémence et cadeau de Wolfie



On pourra «(re ?) découvrir » dans le moins connu Clémence de Titus (K.621), où l'empereur, alias « les délices du genre humain », pardonne au patricien Sextus, (manipulé par Vitellia), qui a son grand air de bravoure (Parto, parto). Et dans la très-aimée Flûte Enchantée (K.620), la découverte de Pamina par Tamino dans la « photographie » du portrait…En prime de « nouveauté », l'air de concert K.578 Alma Grande : joli cadeau de Wolfie à une jolie interprète Louise Villeneuve(qui sera bientôt la Dorabella de Cosi) : « chaleur tragique à fleur de peau, ironie sous-jacente dans l'accompagnement instrumental »(J.B.Massin). Un septuor lyonnaisIls sont un « septuor » pour faire partager le voyage mozartien. Quatre d'entre eux, les Debussy – travaillant à Lyon – ont une grande habileté de communicants pédagogiques-théâtraux, si bien menés par leur 1er violon, Christophe Collette : Marc Vieillefon, 2nd violon, Vincent Deprecq, alto, Fabrice Bihan, violoncelle. Ils seront rejoints par le clarinettiste Patrick Messina, soliste très international et « 1 » soliste à l'Orchestre National de France. Les « chargés-du-chant » ont aussi des attaches lyonnaises : Julien Behr est même né dans la cité aux deux fleuves, y a étudié (CNSM) et mène sa jeune carrière de ténor après avoir renoncé à sa vocation d'avocat. Stéphanie d'Oustrac a aussi étudié aux Conservatoires de Lyon ; « lancée » avec les louanges de William Christie, elle est maintenant une des chanteuses françaises les mieux reconnues, dans répertoire baroque et l'opéra plus particulièrement.

Radiant , Caluire (69). Week end Mozart par le Quator Debussy

Samedi 10 et dimanche 11 janvier 2015. Samedi 10 : 14h30 : Master-class ; 18h30 : conférence de Philippe Barraud ; 20h30 : concert : airs d'opéra, Requiem. Dimanche 11 : dès 10h30 : brunch musical ; 15h : concert : Quintette, Petite Musique de nuit. Renseignements et réservations : T. 04 72 10 2219 ; www.radiant-bellevue.fr

